

blant vouloir répondre à la pensée de son beau-frère :

—Je me croyais fort, et je n'ai pu dominer mon émotion, en songeant que j'ai peut-être été, par ma révélation, la cause de ce triste événement.

Tous eurent une exclamation de surprise. Le banquier poursuivit, sans attendre les questions :

—Ce malheureux désirait se défaire d'actions de la Société de Porto-Rio, qui constituaient, m'a-t-il déclaré, tout son avoir. Je lui ai appris que ces titres, en raison du krach survenu, avaient tout juste la valeur de chiffons de papier, et c'est alors...

Charitablement, le docteur interrompit :

—Ce qu'il a su par vous, le premier venu le lui aurait révélé, apprenant qu'il possédait ces titres. L'émotion éprouvée a pu sans doute hâter sa mort, mais de bien peu. Ces affections cardiaques ne pardonnent pas, et cet homme est presque un vieillard...

C'était aussi l'opinion de Max, que l'explication donnée par le banquier avait rasséréné, et dont l'inquiétude vague s'était dissipée, devant le sang-froid revenu de Monsieur Luzarches.

—Je crois aussi, Auguste, dit-il, que vous n'avez à vous reprocher aucune responsabilité.

—Evidemment, appuya Monsieur Vimal. Cet homme serait mort dans la rue, étant malade. Il est venu expirer chez vous : c'est fort ennuyeux, mais vous n'y pouvez rien ! C'était son heure !

L'enquête ouverte par le commissaire, au sujet de ce lugubre incident, ne donna aucun résultat. Le banquier se borna à répéter les explications déjà fournies. La mise de l'inconnu, propre, mais simple, ne révélait rien de sa position sociale, et son linge ne portait aucune marque. Sur lui,

pas de papiers, seulement un petit portefeuille contenant, avec une page de carnet, sur laquelle était griffonnée l'adresse de Monsieur Luzarches, une liasse de titres de la compagnie de Port-Rio. Il y en avait pour vingt mille francs, et cette découverte corroborait la déposition du mari de Roberte.

On enterra l'homme mort le surlendemain. Un compte-rendu de l'événement, le portrait de l'inconnu furent publiés vainement par les journaux lyonnais et ceux de la capitale. Aucun indice ne vint éclaircir le mystère, et nul, bientôt, ne s'en préoccupa plus.

CHAPITRE I

Cours de la Liberté, devant le luxueux magasin de corsets portant comme enseigne : "A la Pervenche", un groupe d'ouvrières stationnait. Toutes étaient jeunes, allant de dix-huit à vingt-quatre ans, et toutes paraissaient jolies, grâce à ce je ne sais quoi qui caractérise cette classe de cigales laborieuses. C'étaient les corsetières de la fabrique, dirigée par une riche veuve, Madame Oulvard.

Elles papotaient avec animation, assez haut pour que les passants pussent saisir des lambeaux de phrases.

—Irène est allée retenir les places. Demain, il serait trop tard : il n'y aurait plus que les marchands de contremarques...

—On dit que la pièce est épatante !

—Gilberte m'a raconté, en gros. Elle l'a vue jouer à Paris, l'an dernier.

—C'est si beau le théâtre ! Moi, j'en suis folle !

—Moi aussi ! J'irais tous les jours, si j'étais riche !

Sous la porte cochère servant à la sortie du personnel, une jeune fille apparaissait et venait se joindre au club féminin.